Mots. Les langages du politique

85 | 2007

Violence et démocratie en Amérique latine

John Humbley, Jean-François Sablalayrolles éd.,
Neologica. Revue internationale de néologie, n° 1

Agnès Steuckardt

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/mots/1269>

DOI : 10.4000/mots.1269

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 122-125

ISBN : 978-2-84788-113-4

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Agnès Steuckardt, « John Humbley, Jean-François Sablalayrolles éd., *Neologica. Revue internationale de néologie*, n° 1 », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 85 | 2007, mis en ligne le 01 novembre 2009, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/mots/1269> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mots.1269>

temps, aux interprétations ponctuelles données pour des vérités immuables, et de se replonger dans l'aventure du sens en intégrant l'idée essentielle selon laquelle « il n'y a rien de linéaire dans une évolution sémantique » (p. 83) : « Les mots n'ont pas de définition en soi » (p. 196). La signification est fonction de rapports complexes entre les pratiques sociales ou individuelles et les occurrences des signes énoncés pour les évoquer. D'où un questionnement récurrent dans l'ouvrage, mais en particulier dans « Des dictionnaires de langue aux inventaires d'usages », du rôle des « dictionnaires et encyclopédies, témoins toujours en retard d'un usage » (p. 10) qui oscillent en permanence entre la tentation du consensus rassurant et celle du dissensus plus représentatif des aléas de la communication humaine. Pour Maurice Tournier : « Ouvrir le dictionnaire ne donne pas la solution. Selon le dictionnaire, sa date, les définitions peuvent changer. La neutralité du dictionnaire n'existe pas. » (p. 196.)

Ainsi, de la découverte de ces quelque 300 pages, écrites – n'en déplaise aux « puristes » – dans le respect des simplifications et rectifications orthographiques définies par le Conseil supérieur de la langue française et recommandées par l'Académie (voir le *Journal officiel*, n° 100, 6 décembre 1990), le lecteur ressort secoué, dépoussiéré, revigoré. C'est un ouvrage à recommander à tous, car il bouscule avec intelligence un certain nombre de conventions, voire de convenances, et invite à un partage plurivoque de connaissances et d'idées au moment où la mondialisation et les risques d'uniformisation qu'elle comporte à tous les niveaux, en particulier celui de la pensée sociale et celui des modes d'expression, se posent de façon aiguë. En cela, la dernière phrase du livre : « Cette politisation et cette planétarisation des problèmes linguistiques est une caractéristique majeure de l'époque actuelle » (p. 306) peut être perçue à la fois comme un avertissement et comme un appel.

Éléonore Yasri-Labrique

Université de Montpellier 3, ARSER-DIPRALANG/EA 739

dipralang@univ-montp3.fr

Neologica. Revue internationale de néologie, n° 1

John Humbley, Jean-François Sablayrolles éd.

2007, Paris, Garnier, 227 p.

Une nouvelle revue pour les mots, *Neologica*, dirigée par John Humbley et Jean-François Sablayrolles, est consacrée à l'analyse des néologismes et à l'étude théorique de la néologie. Bernard Quemada, qui signe l'avant-propos du premier numéro, éclaire le sens que prend la création de cette revue dans l'épistémologie des sciences du langage. Après « l'ostracisme de la linguistique théorisante des années 60-80 envers la lexicologie », la linguistique du

discours et la sociolinguistique ont « redonné souffle aux études lexicales » (p. 7-8) ; ajoutons que la revue *Mots. Les langages du politique* a été et demeure un acteur de cette dynamique. Si, au sein de la lexicologie, la néologie, trop visitée par les chroniqueurs et les puristes, a pu inspirer aux linguistes quelque réticence, elle constitue, dans l'évolution actuelle des langues, un phénomène d'une telle ampleur qu'ils ne sauraient s'en détourner. Comme John Humbley le rappelle dans l'article liminaire, leur attention s'est portée, pendant le dernier quart du 20^e siècle, sur la terminologie, dont il dresse un large panorama ; une tendance plus récente, de laquelle participe *Neologica*, resitue les problématiques construites par les terminologues dans un questionnement plus large sur la néologie en langue générale.

Le numéro est composé de trois parties : un dossier thématique, une partie « Articles non thématiques » et une partie « Rubriques », regroupant bibliographie du domaine et comptes rendus, outre l'avant-propos de Bernard Quemada et un texte de présentation, cosigné par John Humbley et Jean-François Sablayrolles, qui souligne l'esprit d'ouverture, à la fois disciplinaire et théorique, dans lequel est conçue la revue. Son allure matérielle rappelle les *Cahiers de lexicologie* : les cofondateurs avaient d'abord pensé l'intituler *Cahiers de néologie* ; le choix du latinisme *Neologica* signale peut-être une volonté d'ouverture internationale, qu'on notera aussi dans le sous-titre.

Le dossier de cette première livraison est consacré à la nomination. Trois contributeurs (John Humbley, Paul Siblot, Jean-François Sablayrolles) proposent une approche théorique de la question, les quatre autres développant des études de cas : la nomination commerciale (Dardo de Vecchi), la révolution dénominative en chimie (François Gaudin), les emprunts en portugais brésilien (Iéda Alves), la nomination dans les discours français d'Algérie (Naima Semmar-Djabekheir). *Nommer*, comme le rappelle Paul Siblot, est un verbe transitif, et le substantif *nomination* nominalise une proposition du type : « un sujet nomme quelque chose » ; c'est sur le sujet et l'objet de ce procès que se concentrent les approches théoriques.

John Humbley montre que la question de la conscience du sujet divise les terminologues : les disciples de Wüster postulent un sujet individuel et conscient, appliquant dans la création de termes des principes rationnels clairement explicités, tandis que les héritiers de Guilbert conçoivent le sujet de nomination comme un sujet collectif et quasi inconscient, insoucieux notamment de monosémie. La terminologie cognitiviste, telle qu'elle est développée en particulier par Rita Temmerman, a récemment déplacé la problématique du sujet : il ne s'agit plus de savoir si le sujet est conscient ou non, mais d'étudier comment la nomination intervient dans la compréhension par le sujet de ce qu'il nomme, par exemple comment la nomination des programmes de dégradation informatique par la métaphore *virus* a permis d'appréhender, par analogie avec le virus biologique, leur fonctionnement.

Qu'en est-il de l'objet de la nomination ? Paul Siblot répond par l'« option réaliste » : « Nommer, c'est nommer quelque chose, d'une façon intrinsèquement référentielle qui comporte un choix réaliste » (p. 38). Précisons que ce « quelque chose » que l'on nomme est non pas un objet du monde, mais la perception qu'on en a. Ce palier de la représentation permet de mieux comprendre, par exemple, qu'il puisse exister des nominations néologiques pour des objets du monde restés inchangés, comme celles que signale judicieusement Jean-François Sablayrolles avec les disques renommés *disques vinyles* ou *vinyles* à cause des disques compacts, ou le téléphone rebaptisé *téléphone fixe* ou *fixe* à cause des téléphones portables. On peut regretter que le dossier n'approfondisse pas davantage le questionnement sur le rapport du mot à son référent et du référent à l'objet du monde, mais les riches études de cas fourniront au lecteur de quoi nourrir sa réflexion.

Invités à regarder le néologisme comme produit d'un acte de nomination, les contributeurs explorent les facteurs déclenchant cet acte, ses modalités et ses suites. L'article exemplaire de François Gaudin parcourt les trois phases de ce processus. Il met d'abord en évidence les raisons qui, à la fin du 18^e siècle, poussent à une révision globale des termes utilisés par la chimie : le désordre terminologique, des connaissances nouvelles sur des éléments déjà connus, la découverte d'éléments jusqu'alors inconnus. Il indique ensuite les principes qui régissent les nouvelles nominations. L'analyse de ces principes, énoncés par Guyton de Morveau, repris et largement appliqués par Lavoisier, est particulièrement intéressante ; François Gaudin montre qu'à côté de principes visant l'efficacité cognitive (pas de périphrases, des noms motivés et analytiques, pas de faux amis) cohabitent des choix de nature politique : la préférence du grec au latin, qui procède d'une hostilité des hommes des Lumières envers les Jésuites, ainsi que la francisation des termes, qui est une réaction à la concurrence des langues germaniques, alors en pointe dans le domaine. Une troisième étape décrit comment Lavoisier, riche fermier général, a su utiliser sa position sociale : sa fortune lui permet d'équiper un laboratoire moderne et de se constituer un cercle de disciples ; nommé directeur de l'Académie des sciences, il veille à la promotion de ses partisans et officialise sa nomenclature ; il la diffuse dans son *Traité élémentaire de chimie* (1789), rapidement traduit dans les langues européennes. Tout le trajet qui mène de la nomination individuelle à la diffusion internationale de néologismes est remarquablement mis au jour.

Dardo de Vecchi attire l'attention sur les causes de la nomination : des causes finales, dans le cas de la nomination commerciale, qui a pour but de distinguer l'entreprise par un « parler » spécifique et condamné, par l'éternelle recherche de la nouveauté, à la fugacité ; l'article de Bénédicte Laurent, placé dans la partie non thématique, complète utilement ces considérations par une analyse précise des effets recherchés dans la création des noms de marque, comme *Twingo*, qui, mêlant *swing* et *tango*, vise des connotations de rythme et

de fantaisie (passant outre de possibles inquiétudes quant à la tenue de route d'un véhicule ainsi nommé).

Les articles de Iéda Alves et Naima Semmar-Djabekheir nous amènent vers la phase d'installation des néologismes. Iéda Alves remarque, dans un corpus de journaux brésiliens, le cortège de gloses qui accompagne les emprunts néologiques et en donne un utile échantillon, même si la thèse défendue semble pouvoir être discutée : représentant 17 % des néologismes, les emprunts n'occuperaient « pas une place très importante », selon l'auteur, dont l'étude montre toutefois que le phénomène n'est pas à négliger. Naima Semmar-Djabekheir étudie, dans un corpus de journaux algériens, l'instabilité du sens de deux néologismes : d'une part l'emprunt *civilisée*, dont le sens bascule en passant du français de France au français d'Algérie, où il fonctionne en antonymie avec *hidjabiste*, d'autre part l'hybride *hittiste* (de *hit* : « mur », signifiant « jeune homme qui passe ses journées adossé à un mur »), instable chez les locuteurs algériens eux-mêmes, qui l'associent tantôt à l'oisiveté, tantôt à la débrouillardise à laquelle sont contraints les jeunes chômeurs.

Ce dernier article, comme celui d'Arnaud Richard qui, placé dans la partie non thématique, porte sur le néologisme *black*, s'inscrivent dans l'analyse de la nomination développée par la praxématique et confirme le rôle moteur, souligné par Bernard Quemada, de la linguistique de discours dans le renouveau de la lexicologie. Si la contribution de Céline Ahronian, qui expose l'élaboration d'un système de traduction en français des mots composés anglais concernant l'Internet, intéressera peut-être moins les discursivistes, ils trouveront dans la partie non thématique une contribution issue d'un autre courant de la linguistique de discours : Anne-Laure Jousse, suivant les chemins tracés par Marc Angenot, étudie la néologie dans le pamphlet. La recension des néologismes dans les discours se trouve de fait au fondement du travail entrepris en Europe dans le Réseau d'observatoires de la néologie des langues romanes (Neorom), dont Maria-Teresa Cabré expose le programme, et en France par l'équipe Neofraldi (le sigle n'est pas glosé), présentée par Jean-François Sablayrolles. Les enjeux politiques de la compréhension et, autant que possible, de la maîtrise de la néologie sont explicités par Maria-Teresa Cabré : pour les langues romanes, il s'agit d'« éviter qu'elles ne soient réduites à de simples systèmes de communication locale » (p. 115). Bernard Quemada le souligne avec quelque solennité : « Aucun linguiste ou langagier ne peut se soustraire au devoir de sauvegarder les langues vivantes dont le destin se joue désormais sur la capacité à penser et à exprimer la modernité. » (p. 7.) Le lecteur de *Neologica* remplira donc son « devoir » de linguiste, sans pour autant boudier son plaisir à découvrir les innombrables néologismes qui émaillent ce premier numéro.

Agnès Steuckardt
 Université de Provence, Université de Montpellier 3, DIPRALANG
 agnes.steuckardt@univ-montp3.fr